

Merveilleuse marionnette ?

La marionnette : objet « a priori » merveilleux ? Esthétiques de la marionnette.

Intervention de Laurent Contamin dans le cadre d'une rencontre autour de la thématique du merveilleux dans le théâtre jeune public au Centre Culturel Boris Vian des Ullis, janvier 2008.

Je me précipitai : l'empreinte était nettement reconnaissable ; c'était le pied d'un homme, chaussé d'un soulier effilé à la belle semelle d'écaillés ; mais l'empreinte suivante (et là je dus chercher ma respiration) était celle d'une énorme serre d'oiseau aux doigts vigoureux, et la trace se prolongeait ainsi : pied – serre, pied – serre. (...). « Et après, plus loin, lançai-je avec peine, jusqu'aux confins du monde, là où il n'y a plus d'humains ? »

Arno Schmidt, **Enthymésis**

C'est toujours délicat de poser (figer) un discours sur la marionnette parce que précisément pour moi elle échappe à toute théorie qui voudrait tenter de la « cadrer ». Quoi qu'on puisse dire d'elle ou dire sur elle en effet, elle se débrouille toujours pour avancer un contre-exemple : elle échappe. Elle est par nature transgressive, rebelle aux formats et aux dogmes, toujours « à côté », « hors cadre », « hors sujet ». « Hors-là », pour reprendre le nom d'un personnage fantastique (et d'un fantastique personnage) de Maupassant. Elle met la parole en défaut : et déjà, *ne serait-ce qu'à cause de cela*, je la trouve absolument merveilleuse.

Deuxième difficulté : parler de la marionnette à l'occasion d'une intervention sur le théâtre dit « jeune public », puisque cela fait pas mal d'années maintenant que marionnettes et marionnettistes font des pieds et des mains si je puis dire pour revendiquer leur appartenance au théâtre dit « adulte » et cesser d'être systématiquement associés, confinés au jeune public (qu'on me comprenne bien : les marionnettistes n'ont rien contre le jeune public, bien évidemment ; c'est après le confinement qu'ils en ont).

Sans vouloir donc l'enfermer dans quelque case que ce soit et à défaut d'apporter des vérités définitives, tentons tout de même d'avancer quelques pistes de réflexion :

- Le terme *merveilleux* vient du latin *mirabilia*, qui signifie « choses étonnantes, admirables ». Historiquement, les marionnettes ont longtemps été du côté du monde forain : les gens du voyage et du spectaculaire, de la magie, de l'« à-côté » : c'est sa nature ; rien que de très logique finalement. Des marionnettistes sont inquiétés, au dix-septième siècle, pour avoir « tenu à l'étroit et gouverné en leur maison de petits diabloteaux ». Diabolique marionnette, ensorcelée et ensorceleuse, à l'instar du théâtre d'ombres qui fricote ou est suspecté de fricoter avec la nécromancie et l'apparition spectrale.

Comment s'en étonner, puisque la marionnette est un objet anthropomorphe inanimé qu'on anime, donnant ainsi *l'illusion de la « vraie » vie* : en cela, oui, c'est un objet « a priori » merveilleux. Elle existe là où l'animé niche en potentiel au coeur de l'inanimé, « aux confins du monde et de la Cimmérie » comme disait Rimbaud, autrement dit du réel et de l'irréel. En ce sens, elle est sur-naturelle et fait de son manipulateur (montreur, agisseur, acteur,...) rien moins qu'un dieu.

Sur la fonction démiurgique du marionnettiste, il faudrait cependant nuancer le propos en différenciant les types de manipulations : si les manipulations « du dessus » (marionnettes à fil, à tringle) instaurent clairement une répartition des rôles créateur/créature, les manipulations « du dessous » (à gaine, portées) peuvent équilibrer le rapport domination/soumission, pouvant même aller jusqu'à l'inverser (ce qui trouble le spectateur : qui manipule qui ?)

- La figure marionnettique existe dans l'écart entre un sujet parlant (ou pas, d'ailleurs) et un objet agissant *tellement bien qu'on est tout près de croire qu'il en devient sujet*. Le merveilleux serait le jour de cet écart. Il se donne à nous, grands gamins que nous sommes et qui n'en avons pas fini de jouer à la poupée. Les possibilités des marionnettes sont immenses, elles peuvent faire ce qu'un acteur ne peut pas faire : voler, accélérer, faire des pirouettes, se contorsionner, se dilater, se démembrer et se reconstruire aussi sec (Philippe Genty), fondre si elles sont en glace (Emilie Valantin), ... bref, défier les lois de l'espace et du temps. En grandes conquérantes des possibles de la scène, elles sont bel et bien des sur-hommes (pour antiphramer Craig qui demandait à l'acteur, au contraire, de devenir une sur-marionnette, en se libérant de son narcissisme complaisant), et ce sont alors précisément ces possibilités surhumaines qui nous émerveillent.

- Un mot sur les esthétiques maintenant¹. Elles sont plurielles évidemment (aussi plurielles que *mirabilia*). A partir d'Ubu (Bonnard et Jarry), la marionnette occidentale se dégage du carcan figuratif, de son obligation peut-être de reproduire la vie dans une illusion parfaite. Elle se libère d'une certaine manière de « l'obligation d'émerveillement » dans laquelle elle était jusque là confinée. Il faudrait parler là du symbolisme, de Dada, du Bauhaus, du futurisme et de l'art cinétique qui cherchent la pulsation de la vie au coeur même de la forme (Sophie Taeuber-Arp, Fortunato Depero). Intégrité du geste et du signe. Défiguration de la marionnette, donc.

Le merveilleux en prend-il un coup dans l'aile ? Non. Car demeure toujours cet ajour entre manipulateur (même si celui-ci se dévoile de plus en plus) et objet-sujet. La marionnette voyage dans tous les champs plastiques et dramaturgiques. Elle voyage même au sens propre du terme puisque les arts qu'on appelle aujourd'hui « premiers » ont permis à nombre d'artistes marionnettistes, là encore, de « sortir du cadre », de nous faire communier à l'universalité de la marionnette (il y a une corrélation entre l'universel et le merveilleux) et nous émerveiller par des esthétiques venues d'ailleurs².

Enfin, parce qu'elle est l'outil dramatique *borderline* par excellence, elle continue à aller chercher du questionnement aux limites de la vie et de la mort : à l'émerveillement qu'on peut éprouver devant l'objet qui, fécondé de mouvement et de parole, se met à naître et à s'ouvrir à la vie, miraculeusement, devant nos yeux ébahis (appelons ça le syndrome de Gepetto ?), peut également succéder le cauchemar : Hans Bellmer, Tadeusz Kantor ou Francis Marshall nous interrogent « à rebours » sur une objectivation possible de nos corps et viennent nous rappeler, si tant est que nous l'avions oublié, que Thanatos n'est jamais très loin d'Eros.

¹ Je retrace ici à grands traits le texte que m'avait commandé l'Institut International de la marionnette de Charleville-Mézières pour le catalogue de l'exposition « Marionnettes d'artistes » au musée de l'Ardenne en 2004-05.

² Et « l'école figurative » de la marionnette est vivace : voir les répliques plus vraies que nature que Grégoire Callies a commandées à Yeung Faï et Jean-Baptiste Manessier pour les marionnettes à gaine chinoise de *La Petite Odyssée*.

Le cinéma quant à lui s'en est donné à coeur joie avec des marionnettes sadiques, perverses et vicieuses (*Puppetmaster, Chuckie, Gremlins...*). Diaboliques, on y revient. Merveilleuses marionnettes, vraiment ? Oui, si on accepte que le merveilleux soit un anneau de Moebius, un gant (une gaine ?) réversible à l'envers.

Je voudrais terminer avec Barthes qui disait, en référence au Japon (c'est dans *L'Empire des Signes* – et finalement c'est assez naturel quand on parle du merveilleux d'aller chercher ses repères à l'autre bout du monde) : « Le rêve : connaître une langue étrangère (étrange) et cependant ne pas la comprendre : percevoir en elle une différence, sans que cette différence soit jamais récupérée par la socialité superficielle du langage ; connaître, réfractées positivement dans une langue nouvelle, les impossibilités de la nôtre ; défaire notre « réel » sous l'effet d'autres découpages, d'autres syntaxes ; découvrir des positions inouïes du sujet dans l'énonciation, déplacer sa topologie ; en un mot, descendre dans l'intraduisible, en éprouver la secousse sans jamais l'amortir, jusqu'à ce qu'en nous tout l'Occident s'ébranle et que vacillent les droits de la langue paternelle, celle qui nous vient de nos pères et qui nous fait à notre tour pères et propriétaires d'une culture ».

Tout marionnettiste reconnaîtra dans cette succession de locutions verbales une approche de sa pratique, de son travail. Voilà, rien de moins, à quel type de merveilleux la marionnette (en tant qu'elle est langage et donc émettrice de signes dans un *no word's land* possible du théâtre) peut nous ouvrir.

Laurent Contamin
Auteur, metteur en scène, marionnettiste